

PREMIERE VIE

## **Le rocker**

« La seule femme que je n'ai jamais trompée, c'est ma carrière. □ Elle est ma vie, ma seule raison d'exister. Elle m'a tout donné. Je lui ai toujours tout sacrifié. »

Johnny Hallyday

Le 14 mars 1960, un gamin âgé de seize ans fait irruption dans le monde de la chanson française.

Un véritable coup de génie, grâce auquel Johnny Hallyday deviendra le premier rocker de l'Hexagone.

## **Main basse sur le rock**

Alors que, en France, le rock est mièvre, mou du ventre et sans personnalité, le jeune homme réussit le coup du siècle : s'emparer par surprise du rock'n'roll au nez et à la banane de tous les gominés du pays : une audacieuse opération coup-de-poing, en deux coups de 45-tours. Après cet exploit, les réactions ne se feront pas attendre. Piquée au vif, une foule de musiciens et de chanteurs monte au créneau. Elle se livrera une lutte sans pitié pour reprendre le magot. La course-poursuite commence... Mais, d'emblée en tête de peloton, le roi Johnny ne sera jamais rattrapé.

Orchestrée avec brio par une association de bienfaiteurs, l'affaire était préparée de longue date par la famille Mar : Hélène, la tante, ses deux filles Desta et Menen, sans oublier le cousin d'adoption, Lee Ketcham, dit Halliday : tous sont des artistes. Ils sauront guider le futur Johnny sur les sentiers de la création.

## **Une famille d'adoption**

Hélène Mar, la sœur du père de Jean-Philippe, est une femme de caractère, énergique et très croyante. Née en 1888, elle a été actrice de cinéma muet. Et, comme le raconte Johnny, l'ambition de sa tante était de faire un artiste de chaque membre de sa famille : « Mon cœur se souvient d'elle tout le temps. »

Après le départ des parents de son neveu, Mme Mar prend les choses en main, et s'occupe de son neveu comme de son propre fils. Elle est bien décidée à faire un artiste de ce fils d'adoption. Dès son plus jeune âge, le petit garçon apprend donc le solfège, le chant et la musique. À dix ans, Jean-Philippe prend des cours de guitare classique dans la classe du maître José de Azpiazu. Plus tard, il se perfectionnera auprès du grand Alexandre Lagoya. « J'ai compris, quand j'ai eu ma première vraie guitare, que commençait ma vie et mon histoire. »

L'époux d'Hélène, et oncle de Johnny, s'appelle Jacob Mar. C'est un authentique prince d'Abyssinie, légendaire royaume connu aujourd'hui sous le nom d'Éthiopie. Jacob vient du seul État de la région à accueillir une majorité d'habitants chrétiens orthodoxes de rite copte, dans la pointe nord de l'Afrique orientale. C'est un homme affable et généreux, doté d'un grand sens de l'humour. Chassé de son pays par la guerre, il a trouvé refuge à Paris. La famille Mar habite un petit appartement du quartier de la Trinité, qui deviendra le port d'attache du jeune Jean-Philippe.

Comme son épouse, Jacob adore son nouveau « fils », qu'il surnomme Pipo, on ne saura jamais pourquoi. Une complicité touchante unit le vieil homme et l'enfant. L'oncle Jacob raconte au petit garçon émerveillé ses aventures avec Lawrence d'Arabie, qu'il a bien connu, et ses batailles dans le désert contre les hordes arabes caracolant à dos de chameau. Vraies ou fausses, ces histoires fascinent Pipo. Très gourmand, mais diabétique, Jacob est soumis à un régime alimentaire sévère. Inconscient de la gravité de l'état de santé de son oncle, Pipo lui apporte du chocolat en cachette. Diabétique et paralysé, Jacob Mar mourra à l'hôpital Bichat, à Paris.

Les deux filles, Desta et Menen, ont appris la danse classique à l'Opéra de Paris. En 1946, elles seront engagées comme danseuses étoiles à l'International Ballet de Londres sous la direction de la grande Mona Glesby. Toute la famille Mar, Jean-Philippe Smet compris, embarque donc pour l'Angleterre. Pour le garçonnet de trois ans, c'est le début d'une grande aventure : une immersion précoce dans le monde du spectacle. Les frais de voyage ayant eu raison des économies familiales, la tribu s'installe dans une chambre unique au Saint Martin Hotel, un meublé minable situé sur Lane Street.

Après cinq années de guerre, les conditions financières de la famille sont dramatiques. Heureusement, la tante Hélène a toujours fait preuve d'un grand courage. Elle mène la famille avec rigueur et abnégation, et la smala marche à la baguette. Les hivers sont rudes et sans chauffage, les assiettes rarement pleines. Cependant, dans le cœur du petit garçon, entouré, gâté et couvé par ses « trois femmes », Londres restera l'un de ses meilleurs souvenirs d'enfance.

En 1949, la vie de Jean-Philippe est secouée par deux fois, au sens propre comme au figuré. Sous le coup d'une énorme explosion, d'abord, qui lui vaudra, sur un autre plan, la rencontre d'un homme exceptionnel : un cow-boy américain au grand cœur. Le chauffe-eau de la chambre du voisin a explosé. Au milieu des gravats, le jeune homme est allongé au sol tel un clown blanc. Son visage est recouvert de plâtre. Jean-Philippe le sort de là et le ramène chez lui. Le jeune Américain s'appelle Lee Lemoine Ketcham, il a vingt-deux ans. Originaire de l'Oklahoma, il est danseur vedette dans la comédie éponyme qui fait un triomphe dans la capitale anglaise depuis quatre ans.

Immédiatement, Mme Mar est très intéressée par le profil de Lee Ketcham, et pas mécontente des regards attendris que Desta, sa fille aînée, lance au jeune Américain. Car la tante a des projets, et Lee en fait partie. Quand le beau gosse de l'Oklahoma propose aux deux filles de monter un numéro de music-hall avec lui, la réponse est donc un franc *yes*. Desta et Lee se diront oui quelque temps plus tard. Johnny aura enfin un cousin américain pour de vrai ! Lee Hallyday sera le premier homme dans la vie de Jean-Philippe Smet. Son arrivée a redonné courage à la famille Mar. Avec lui, tout paraît simple : Lee est toujours de bonne humeur, rien ne paraît impossible. Le gamin de six ans, orphelin de père, trouve refuge dans les bras de ce grand cow-boy sympathique. Cousin, frère, copain, papa, Lee va permettre à Jean-Philippe de retrouver un équilibre entre masculin et féminin. Il sort enfin des jupons de toutes ces femmes qui le protègent. Avec Lee, il y a enfin un mec dans la famille.

« Lee a été pour moi le super grand frère que tout gamin rêve d'avoir. Il m'a infiniment aidé, je ne le remercierai jamais assez. » Avec lui, le garçonnet découvre les joies de la moto. En cachette de la tante Hélène, il emmène le petit Jean-Philippe en balade sur sa Royal Enfield, une magnifique machine anglaise, dans la campagne londonienne. C'est très jeune, donc, que Johnny s'est pris de passion pour la vitesse et les beaux engins à moteur. Et, en particulier, pour les motos.

Dès l'âge de six ans, Jean-Philippe partira en tournée avec sa famille. Le trio, Desta, Menen, Lee, a présenté son numéro de danse sur toutes les scènes d'Europe. Alors qu'il savait à peine lire et écrire, Jean-Philippe Smet connaissait le solfège, la musique et la géographie grandeur nature. À dix ans à peine, Johnny se débrouillait en anglais, en espagnol et en italien. Une école de la vie et du genre humain qui va lui permettre de réaliser une carrière exceptionnelle.

Lee, le cousin d'Amérique, jouera un rôle fondamental dans la carrière de son filleul. Depuis l'Oklahoma, sa famille lui envoyait régulièrement les tubes rock encore introuvables en France. Elvis Presley, mais aussi Chuck Berry, Jerry Lee Lewis et Little Richard s'invitèrent donc par ce biais dans le salon des Mar, mais aussi les pionniers du rock, tels Eddie Cochran et Gene Vincent, que Johnny écoutait en boucle sur son Teppaz, le nec plus ultra des tourne-disques, dans sa petite chambre de la rue de la Tour-des-Dames. Seul devant son miroir, il passait des heures à imiter ses idoles avant d'aller les mimer à la perfection devant les copains du Golf. Lesquels, totalement admiratifs, regardaient le phénomène se trémousser avec une telle aisance qu'il donnait l'impression de pouvoir traverser l'enfer sans se brûler. Lee donnera des cours de danse à Johnny et préparera les chorégraphies pour la scène. Un entraînement intensif de professionnel, où rien ne sera laissé au hasard. Le mot amateur ne fait pas partie du vocabulaire de Lee Ketcham Hallyday.

Aujourd'hui, Lee vit une retraite paisible avec son épouse, à Londres. Il arrive encore à Johnny d'appeler son cousin au milieu de la nuit pour lui demander conseil.

## **Un tremplin du rock : le Golf Drouot**

Un lieu, aussi, jouera une grande importance dans la naissance du chanteur en herbe au rock : le Golf Drouot (1955-1981), situé au premier étage du Café d'Angleterre.

Henri Leproux, véritable créateur du Golf Drouot comme du Temple du Rock, était au départ barman au Lido, un cabaret très chic des Champs-Élysées. Henri était amoureux de la caissière d'un golf miniature au-dessus du Café d'Angleterre, sur les Grands Boulevards. Chaque jour, avant d'aller prendre son service au Lido, le jeune homme venait faire une cour discrète à sa jolie caissière. De plus en plus amoureux, il ne supportait plus de ne voir sa belle que quelques heures par jour. Alors, il proposa au barman en titre du minigolf d'échanger leur place. Ainsi il ne quitterait plus la femme de sa vie.

Le préposé au bar, qui savait que son collègue avait une place en or dans l'un des endroits les plus huppés de la capitale, alors que lui gagnait à peine de quoi vivre dans un établissement au bord de la faillite, n'en revenait pas. Mais le cœur a des raisons qu'il ne pouvait comprendre, et l'affaire fut conclue après une mise au point rapide avec la direction du Café d'Angleterre, qui n'avait rien à perdre, bien qu'elle pensât que le sieur Henri devait être tombé sur la tête. Dès le lendemain, Henri Leproux prenait en main la destinée du Golf Drouot.

Inutile de dire que les deux tourtereaux se marièrent rapidement et ne se quittèrent plus jamais. À ce jour, toujours heureux et amoureux, Colette et Henri profitent d'une retraite bien méritée dans leur petite maison de province.

À l'époque, Henri Leproux transforme donc le minigolf en temple du rock'n'roll. À l'origine, l'endroit était un golf miniature indoor, coincé entre un bar et un salon de thé. Mais, à la fin des années 1950, les joueurs se font de plus en plus rares. Les flippers ont envahi les cafés. Placés en général à côté d'un juke-box, ils attirent une clientèle jeune avide de culture américaine. Henri Leproux remplit le juke-box, un Selecmatic 2000, des meilleurs disques américains. Quelques semaines plus tard, il fera installer une scène au fond de la grande salle.

C'est le lancement du fameux Tremplin du Golf Drouot, qui verra naître toute la scène française et, de Gene Vincent aux Rolling Stones, défiler les plus grandes stars internationales. Au commencement, les premiers fidèles sont les gars de la bande de la Trinité<sup>1</sup>. Les membres de la petite troupe sont des inconnus célèbres, Jean-Philippe Smet, Christian Blondieau, qui se fait appeler Elvis, mais aussi Long Chris. Avant de devenir le beau-père de Johnny, celui-ci chantera et enregistrera plusieurs disques avec les Daltons. Jacques Dutronc et Hadi Kalafate, respectivement chanteur et guitariste de El Toro et les Cyclones, Daniel Deshayes, futur Dany Logan, Jean-Pierre Huster, le frère de Francis. Sans oublier Claude Moine, qui n'est pas du quartier mais travaille dans la banque en face du Golf. Tous ces gars-là sont dans les starting-blocks du rock, prêts à exploser les hit-parades.

Sans un rond et fous de rock, ils passent leurs journées à écouter toute la musique qu'ils aiment. Au bar du Golf Drouot, les copains de la bande collés au juke-box tapent dans leurs mains et regardent, admiratifs, Johnny faire un play-back sans faute d'Elvis Presley. Bon prince, Henri Leproux laisse faire et ne pousse pas à la consommation. Face à ces jeunes gens turbulents, il joue un peu un rôle d'éducateur. Il se dit que « tant qu'ils sont là, ils ne font pas de conneries ». Grand frère, il est à l'écoute, raisonne et soigne les bleus à l'âme. Leproux a du flair, il sait qu'il a devant lui la crème des futures rock stars françaises. Des qualités que lui envieront tous les directeurs artistiques de la planète.

Jean-Philippe a cédé la place à Johnny. Il a à peine seize ans, et déjà une cour se forme autour de lui, presque naturellement. Sa dégaine, son charisme, sa personnalité ambiguë, le culot et le coup de poing sévère l'ont imposé comme leader. C'est la naissance de la bande à Johnny. Une bande qui, au fil des années, va s'agrandir, se faire et se défaire selon l'humeur du monarque. Mais il gère cette « famille » à son gré, en fonction de ses besoins. Lui qui déteste la solitude aime à s'entourer d'une faune hétéroclite, dont certains sont corvéables à merci. D'autres le font rire quelque temps, et puis il s'en débarrasse du jour au lendemain.

Il faut le reconnaître, Johnny s'est trouvé au bon endroit au bon moment. Mais, avant tout, il a su saisir l'opportunité qui se présentait à lui et prendre des risques pour imposer sa stature de jeune premier des hit-parades. Les chanteurs et autres apprentis rockers pouvaient bien continuer à s'exercer au rock. Aucun n'avait eu le courage de Jean-Philippe Smet.

Nul, on le dit, n'est véritablement préparé au succès. Ce bonheur factice et gratuit peut tomber dessus sans qu'on n'ait rien demandé. C'est vrai pour tout le monde, sauf pour Johnny Hallyday. Cette notoriété, il l'a voulue depuis toujours. Il s'est battu pour la gagner. Rien n'a été laissé au hasard. Le jeune lion était calibré pour la gloire depuis les origines.

Pourtant, il n'est pas né avec une cuillère en argent dans la bouche : père et mère envolés à sa naissance, il est pris en charge par une famille de saltimbanques et ballotté sur les routes d'Europe dès son plus jeune âge. À trois ans, il découvre le vaste monde, celui du spectacle en particulier ; les coulisses sont son terrain de jeu, et il n'a pas affaire à n'importe quel casting. Il y côtoie tous les acteurs de la comédie humaine, monde peuplé

de personnages étranges, maléfiques, magnifiques. Un échantillon de la vraie vie, mélange d'escrocs à la petite semaine, d'alcooliques, de drogués, de pervers, d'hommes et de femmes aux mœurs légères. Et, tout aussi bien, des gens talentueux, chaleureux, travailleurs et honnêtes.

Le futur démon de la scène cherche à devenir un homme en brûlant les étapes. Très jeune, il va subir une suite d'épreuves qui vont, pour la vie entière, forger son caractère et l'inciter à fourbir ses armes pour affronter les risques et les dangers d'un métier terrible dans un univers impitoyable : le show business !

Avec son cousin Lee, le rocker en herbe met minutieusement au point chaque détail de l'intervention. Lee Halliday entraîne son poulain comme un boxeur. En plus des séances de culture physique, il lui fait travailler non seulement la guitare et le jeu de scène, mais aussi la voix et le look. Durant des semaines, Johnny répète dans un garage de son quartier avec des copains musiciens, et passe des heures à mettre au point un répertoire en anglais. Qui penserait à chanter du rock français en 1958 ?

Johnny, lui, était prêt.

## **L'école du show-biz**

Le 30 décembre 1959, Johnny participe à l'émission de télévision « Paris Cocktail ». Un concours pour chanteurs amateurs, enregistré en public au cinéma Marcadet Palace à Paris. Pour l'occasion, les bandes du Golf Drouot, de la Tour-des-Dames et de la Trinité ont envahi la salle pour applaudir leur copain et faire la claque. Ils sont venus, ils sont tous là, conscients d'assister à un événement historique.

Éclatant dans un costume prune, guitare en main et cœur en poupe, l'artiste scotche son auditoire dès la première minute en attaquant sa prestation par un « Tutti Frutti » décapant. Sur les petits écrans d'une télévision naissante, les Français découvrent avec stupéfaction un gamin bondissant sur scène. « Paris Cocktail » révèle une star en train d'éclore. Dans les coulisses, Johnny rencontre en effet les deux hommes clés de la maison Vogue : Jacques Wolfson et Claude Wolf, respectivement directeur artistique et attaché de presse de la maison de disques. Vogue est un label branché, très à la mode à l'époque, qui a fait de Petula Clark et de Sidney Bechet, notamment, les stars que l'on connaît.

La jeune et jolie Petula, chanteuse anglaise installée en France après son mariage avec Claude Wolf, chante en français avec un délicieux accent anglais qui enchante les compatriotes de son époux. « Ya Ya Twist » et « Chariot » sont deux de ses très gros succès. Serge Gainsbourg écrira pour elle « La Gadoue », et Jacques Brel, « Un enfant ». Grâce à « Downtown », en 1964, Petula Clark sera classée numéro un aux États-Unis pendant plusieurs semaines. L'autre vedette maison, le jazzman américain Sidney Bechet, et ses deux plus grands succès, « Les Oignons » et « Petite fleur », ont largement franchi les frontières du jazz style Nouvelle-Orléans pour se faire connaître du grand public. Sidney Bechet a vendu des millions de disques chez Vogue.

Pour arranger le tout, deux hommes se présentent spontanément pour écrire des chansons au futur roi du rock'n'roll français : Jil et Jan, anciens chanteurs devenus auteurs-compositeurs à succès.

## **Et voguent les affaires !**

Tout est en place pour le coup du siècle, et les choses se précipitent. Quinze jours après cette première télévision, au mois de janvier 1960, Hélène Mar et Lee accompagnent Johnny dans le bureau du producteur Jacques Wolfson. Rendez-vous est pris pour signer le contrat avec les disques Vogue.

Mais, et c'est là que le bât blesse, le jeune prodige est mineur, il n'a pas encore vingt et un ans. Ne sont donc en mesure de signer l'engagement que ses parents ou tuteurs légaux. Depuis toujours, les parents du chanteur sont aux abonnés absents ; nul ne sait où les trouver. N'étant pas la tutrice légale de Jean-Philippe Smet, la tante de Johnny, pour sa part, n'a pas le droit de signer en son nom ce contrat. Petit coup de pression... Tout comme sa tante Hélène et Lee, Johnny est parfaitement conscient de l'enjeu du rendez-vous. Il est bien entendu hors de question de laisser passer cette chance unique. Il faut réagir vite.

C'est Mme Mar qui dénouera l'affaire. En femme organisée, elle conserve dans son sac à main depuis des années une lettre de la maman de Johnny. Le document jauni par le temps a été établi à l'époque où Huguette, la mère, avait confié la garde de son fiston à la sœur de son mari, Léon Smet ; cette décharge autorisait Hélène Mar à s'occuper de l'enfant, de ses affaires, et à l'accompagner dans ses voyages. À l'origine, cette autorisation devait servir à inscrire le petit Jean-Philippe à l'école, lieu, au demeurant, que le rocker novice fréquentera très peu.

C'est d'ailleurs sans honte que Johnny Hallyday avoue ne l'avoir connue que de très loin, et par correspondance. Les cours n'arrivaient pas toujours dans le bon ordre ! Pendant des années, Jean-Philippe Smet est un autodidacte. Les voyages lui ont donné l'occasion d'apprendre plusieurs langues étrangères.

Dans le bureau de la maison de disques, Jacques Wolfson prend connaissance de l'autorisation que Mme Mar a posée devant lui. Ce document n'a aucune valeur administrative, mais elle fera son petit effet sur le futur directeur artistique et producteur de Johnny. De son côté, le responsable de Vogue n'a qu'un seul objectif : « bloquer » l'artiste aussi vite que possible, au mépris de toute procédure légale. Il sait que tous ses concurrents – Barclay, Philips, RCA, Pathé-Marconi – sont en quête de la perle rare. Pour lui, cela ne fait pas l'ombre d'un doute : le blondinet au physique de play-boy assis en face de lui est une pépite brute, qu'il va transformer en disque d'or. Wolfson est bien décidé à ne pas laisser s'envoler ce précieux sésame. L'occasion est trop belle... et la lettre de la mère fera l'affaire.

Du côté du directeur artistique, les documents ne sont pas très clairs non plus. En fait, la proposition de contrat présentée ce jour-là par Wolfson est un protocole d'accord à caractère privé : cette lettre d'accord, qui ne mentionne aucune garantie ni rémunération minimale, stipule que Johnny touchera 4 % sur le prix de vente de chaque disque, et rien de plus ! Consciente de l'enjeu, la maison de disques a ajouté une clause d'exclusivité de cinq ans qui prendra effet « à dater du jour d'expiration de la période en cours ». En clair, Johnny se retrouve pieds et mains liés pour une période de six ans, avec un contrat minable.

À ce moment, Lee est le seul à mesurer la valeur du butin que son protégé vient de placer entre les mains de Vogue, et à anticiper le séisme que provoquera son neveu sur les scènes de France et de Navarre. Cette clause du contrat, dite « article 10 », ne lui dit rien qui vaille. La suite des événements lui donnera d'ailleurs raison. Quand, des années plus tard, l'artiste quittera Vogue pour Philips, le « papier » signé avec Jacques Wolfson fera l'objet d'une longue bataille juridique.

Inutile de le préciser : Johnny garde un souvenir amer de ne pas avoir signé son premier contrat lui-même. Mais il a toujours eu un faible pour ce qui n'est pas légal. *Rebel Without a Cause*<sup>1</sup> (1955), le film de Nicholas Ray, avec James Dean et Natalie Wood, n'est pas tombé devant les yeux d'un aveugle. C'est donc sans état d'âme qu'il passe à l'attaque. Rebelle d'un jour, rebelle toujours ! Le rock'n'roll était sa cause.

Dès le contrat signé, la nouvelle recrue des disques Vogue enregistre quatre titres dans un tout petit studio, accompagné de trois musiciens. Le strict minimum : guitare, basse, batterie. En quelques heures, l'affaire est en boîte. L'inoubliable 45-tours est enfin prêt : le premier disque de Johnny Hallyday sort le 14 mars 1960, sous le numéro ELP 7750. Par la suite, au cours des années 1960, les artistes Françoise Hardy, Jacques Dutronc, Antoine et les Problèmes (les futurs Charlots) signeront à leur tour chez Vogue avec Jacques Wolfson. Johnny Hallyday a ouvert la voie !

Pour son premier disque, le jeunot constate, un peu amer, que la maison de disques n'a pas fait beaucoup d'efforts. Léon Cabat, le PDG de Vogue, a une réputation d'homme pingre. Dans la profession, chacun connaît ses rapports difficiles avec l'argent. Incertain quant au succès commercial de son nouveau poulain, il a donné des consignes pour que la production du disque de Johnny Hallyday soit assurée à moindres frais... à commencer par la pochette, imprimée en noir et blanc. Cela n'empêchera pas les collectionneurs de se l'arracher à prix d'or.

À propos du patron de Vogue, Johnny se souvient de cette anecdote : « J'étais tombé malade et hospitalisé à Juan-les-Pins pendant ma tournée d'été. Léon Cabat et son épouse étaient venus me rendre visite à l'hôpital. Léon m'avait apporté un splendide pyjama molletonné à rayures bleues. Trois mois plus tard, quand j'ai reçu mon relevé de royalties, Léon avait déduit le prix du pyjama de mon compte ! »

## Un rocker nouveau-né

**Rocker** : chanteur ou musicien rock. Jeune homme qui se réclame du mouvement rock. On trouve également *rockeuse*, jeune fille rock.

**ROCK'N'ROLL** : musique populaire américaine. Des verbes anglais *to rock*, « balancer », et *to roll*, « rouler ». Danse à deux ou quatre temps sur un rythme très soutenu.

Le premier enregistrement de Johnny Halliday<sup>1</sup> scelle l'avènement du rock français. L'événement déclenche un raz-de-marée chez les baby-boomers, ces jeunes gens nés à la fin de la dernière guerre mondiale et qui n'ont pas encore vingt ans. Des *teenagers* avides de plaisir immédiat et de sensations fortes, dans une France qui vit au rythme d'un dimanche après-midi de province.

Si l'arrivée de Johnny Halliday dans le monde du rock a l'effet d'une bombe, son premier disque, en revanche, ne fait pas un carton. Ce 45-tours du tonnerre propose quatre titres, « T'aimer follement », l'adaptation française de « Makin' love », une chanson de Lee, « J'étais fou », et « Laisse les filles », de Jil et Jan et Johnny Halliday. Les fans de la première heure, adeptes purs et durs de ce genre musical venu d'outre-Atlantique, ne trouvent pas ce premier disque assez « rock ». Mais « Laisse les filles » ne les laisse pas insensibles. Il devient même leur titre favori.

Grâce à eux, la rumeur du succès arrive jusqu'aux oreilles de deux fous de jazz et de rock qui animent une nouvelle émission sur Europe 1, « Salut les copains », qui doit son titre à une chanson de Gilbert Bécaud écrite par Pierre Delanoë en 1957. Rocker avant l'heure, Bécaud était surnommé « Monsieur 100 000 volts ». Pendant ses concerts, ses fans cassaient des centaines de fauteuils. Les deux compères, Daniel Filipacchi et Frank Ténor, décident de miser à fond sur Johnny et le programment plusieurs fois par jour dans leur émission. Grâce à eux, le disque « décolle » et, enfin, « Laisse les filles » devient un vrai succès.

« SLC », comme les jeunes l'appellent, est une émission de radio devenue légendaire qui a fait exploser la musique rock en France. Chamboulant la musique d'après-guerre, elle marquera cette génération qui a une folle envie de s'amuser. On assiste à ce moment à un phénomène mémorable : l'émergence de l'« adolescent ». Pour la première fois, les jeunes sont reconnus en tant que tels comme une cible commerciale dont les goûts se démarquent et qui disposent d'un pouvoir d'achat qui fera la fortune de l'industrie du disque.

Dès ses débuts, en 1959, « Salut les copains » crée l'événement. Imaginez un peu... Pour la première fois en France, une émission de radio diffuse du rock et, dans leur langage et leurs codes, s'adresse directement à ces jeunes sortis de l'enfance, mais sans intention aucune d'entrer pour autant dans la vie adulte ! Même les publicités sont relookées dans l'intention de toucher plus particulièrement les ados. Les jeunes découvrent donc les jingles et la musique de pub – ce fond musical qui accompagne le message publicitaire pour lui donner plus de rythme.

### **« Salut les copains »**

Avec « SLC », les deux producteurs ont importé et adapté pour le jeune public français le concept de la radio américaine des années 1960, une écriture radiophonique sans le moindre espace entre la parole, la musique et la publicité... Finie la radio de papa. Daniel Filipacchi et Frank Ténor ont inventé rien moins que la radio en couleurs ! Cette onde de choc secoue diablement les *teenagers*. Du lundi au vendredi, à la fin des cours, tous les écoliers et lycéens de France rentrent chez eux sans traîner pour écouter leur émission préférée. L'oreille collée au poste de radio, ils se recueillent pour écouter les dernières nouveautés du rock présentées par l'oncle Dan.

La carrière de Johnny suit son cours, comme sur des roulettes. Après le poste vient le temps du petit écran. Le chanteur prépare à présent sa première émission de télévision, « L'École des vedettes », produite par Aimée Mortimer. « Paris Cocktail » avait été sa chance quand il était encore amateur ; cette diffusion-là devrait lui ouvrir la voie de la consécration. Bien que mort de trac pour cette première « vraie » télé, Johnny a décidé de jouer son va-tout. « Ça passe ou ça casse », se dit-il. Contre l'avis de son producteur, il décide d'interpréter « Laisse les filles », le titre préféré de ses fans. Sur le plateau, il se « lâche » comme devant les copains du Golf : timbre de voix et inflexions rock, déhanchements provocateurs, jambes élastiques et bras au ciel.

Les réactions des téléspectateurs ne traînent pas. Ils sont scandalisés. Mais, contre toute attente, Lee dit à Johnny : « Cette fois-ci, c'est gagné. » Et il n'a pas tort : dans les semaines qui suivent, la presse ne parle plus que du phénomène Halliday. Et les ventes de disques s'envolent, passant de 30 000 à 100 000. Dans les journaux, les critiques, elles non plus, ne sont pas tendres. Loin de crier au génie, *La Croix*, *L'Humanité* en passant par *Le Parisien*, *France-Soir* et *Le Monde*, tous y vont à coups de marteau sur la tête de celui que les journalistes eux-mêmes présentent pourtant comme le « Nouveau Prince du rock'n'roll ».

Au hasard des articles, on peut lire : « Une pâle copie d'Elvis Presley, qui se trémousse, se roule par terre en poussant des petits cris aigus... » « Une sorte de caricature des pires rockers américains... » « Exhibition baragouinante et hystérique promise à brève échéance au cabanon... »

Une sacrée revue de presse ! No comment. De quoi vous forger un cœur de rocker et un mental en béton. Lee Halliday, optimiste impénitent, jubile à chaque attaque de la presse et rassure son poulain : « Tu as tout pour devenir une star, éclate-toi, t'es un pur-sang, un mustang. » Pourtant, malgré les excès d'enthousiasme de son cousin au langage de cow-boy, les coups font leur effet. Johnny est un peu déstabilisé par la méchanceté et la brutalité des critiques.

## **De Halliday à Hallyday**

La création du pseudonyme du prodige du rock sera une idée de Lee. Le premier rocker français ne peut décemment pas s'appeler Jean-Philippe Smet ! Le rock vient d'outre-Atlantique, la jeunesse française vit dans le rêve américain à travers le cinéma et la musique. Pour Lee, Johnny doit être américain. Là-bas, au pays, dans l'Oklahoma, le médecin de la famille Ketcham s'appelait Halliday. Jean devient alors Johnny, Philippe passe à la trappe et, à l'unanimité, la famille vote pour « Halliday », trouvant que ça « sonne bien ». C'est un nom « esthétique », comme dit alors Desta.

Jean-Philippe Smet se sentira aussitôt très à l'aise dans les baskets de Johnny Halliday, puis Hallyday. Enfin, il peut incarner sans complexe le personnage de rocker qu'il sent pousser en lui depuis tant de mois. Lee lui a concocté sur mesure une biographie made in USA. Dès lors, aux journalistes comme aux fans, Johnny ne se prive pas pour dire qu'il est américain... avec un accent de titi parisien du square de la Trinité ! Personne ne semble troublé par ce gros mensonge. La presse joue le jeu, et les fans sont ravis de venir admirer « leur » Américain bien de chez eux !

Une drôle de chose va alors se passer : ce sont les journalistes qui donneront son nom d'artiste actuel à Johnny. Dans leurs articles, pour faire du zèle, par ignorance ou pour faire encore plus américain, ils écrivent soudain « Hallyday », avec deux y. Or, à ses débuts, l'artiste se présentait sous le nom de son cousin Lee, avec un i et un y.

Johnny Halliday devient définitivement le sieur Hallyday. Et, le plus naturellement du monde, toute la famille aussi. À commencer par le cousin Lee et les sœurs Mar, Desta et Menen. Johnny ne savait pas, alors, que, quelques années plus tard, au cours d'un de ses périples motocyclistes, dans l'Utah, il irait à la rencontre de lui-même... Les grands esprits se rencontrent dans la Vallée des dieux, sur la route US 163, aux abords du Goulding Lodge.

À force de virées, il sera en effet devenu amateur de l'artisanat et des bijoux indiens, de turquoises, et particulièrement d'un spécimen minéralogique rare que les Navajos vénèrent, qu'ils appellent *the sleeping beauty*. Une pierre magique d'un bleu unique, qui dort au fond de la terre. Entrant un jour dans l'une de ces échoppes, le biker blond apercevra, accroché à un pan de toile, un écriteau de bois avec le nom du propriétaire : JOHNNY HALLYDAY. Stupéfaction ! Johnny, rameutant sa troupe, leur désignera le panneau, et s'adressera au vendeur amérindien en lui montrant son passeport : « Je m'appelle aussi Johnny Hallyday ! » Incrédule, le Navajo jettera un coup d'œil au passeport de son homonyme. Les deux hommes se regarderont et éclateront de rire. Johnny racontera alors rapidement qui il est, d'où il vient et ce qu'il fait en France. Ravi, l'Indien se penchera sous le comptoir, et en ressortira une guitare en disant : « I am a singer too ! »

Les deux Johnny tomberont alors dans les bras l'un de l'autre, se taperont dans le dos, et Johnny le Navajo invitera le Français à dîner. Homonymie oblige, ils chanteront et boiront toute la nuit. Dans la plus pure tradition indienne, le calumet bourré d'herbes du Grand Esprit passera de main en main, le mescal maison mélangé à la tequila locale rendra l'humeur légère, les ballades *country* mélancoliques et le rock plus pur que jamais. Comme dans les westerns, il aura fallu, au petit matin, un *breakfast* et plusieurs mugs de café avant que les cow-boys du bitume reprennent la route. Cette rencontre est l'une des plus belles que Johnny ait jamais faite au cours de ses voyages à moto dans l'Ouest américain.

Mais revenons aux débuts du jeune poulain : face à cette biographie farfelue, le premier à réagir sera Charles Aznavour, et de façon plutôt amusante. Il invite donc Johnny à passer quelques jours dans sa très belle propriété de Montfort-l'Amaury, et, en le regardant sortir de voiture, il interpelle son invité : « Alors, cow-boy ? Il paraît que tu as passé toute ta jeunesse en Oklahoma. Ça ne devrait pas te poser de problème de monter à cheval ? »

Johnny bredouille quelques mots que son hôte, sourire aux lèvres, n'écoute même pas, et, avant même de pouvoir décliner l'invitation, se retrouve devant un cheval sellé. Tout l'après-midi, Aznavour et Johnny galoperont donc dans les champs et les bois alentour. Au retour, les fesses en sang, Johnny court dans la salle de bains pour soigner ses plaies et se promet de revoir son CV au plus vite. Johnny Stark, son imprésario de l'époque, l'avait d'ailleurs prévenu : « Arrête de dire que tu es américain, ça fait bidon et, un jour, ça va se retourner contre toi. »

**Emmène-moi**

Aznavour a l'œil. Il sait repérer un artiste prometteur, et ce gosse-là lui plaît. Il sent chez lui une graine de star. Il fut l'un des premiers « pros » de la chanson à approcher un Johnny encore débutant et à croire en lui. Décidé à s'occuper du « môme », comme il l'appelle, le chanteur lui propose de s'installer chez lui pour travailler et apprendre son métier. Charles est un sage, ses conseils sont précieux. L'apprenti rocker accepte, et, pendant plus d'un an, travaillera avec son mentor. Les deux hommes s'entendront à merveille.

Pour le créateur de « La Mamma », Johnny est plus qu'un chanteur de rock. C'est un chanteur tout court. Il a la voix, l'allure, le talent, le culot et, déjà, une vraie présence sur scène. Il l'aidera à devenir le plus grand. Notre rocker est en de bonnes mains. Durant de longs mois, il bénéficiera de précieux conseils de son mentor pour s'initier au chant et à la scène.

Charles Aznavour sait de quoi il parle. Ses débuts sur scène n'ont pas toujours été une partie de plaisir. Comme Johnny, il s'est fait, à ses débuts, assassiner par la presse. Malgré le soutien d'Édith Piaf, qui l'avait pris sous son aile, le chanteur arménien était alors fort maltraité, aussi bien par la critique, qui ne lésinait pas sur les noms d'oiseaux pour parler de ses chansons, que par le public. Lui aussi, il a connu les mots blessants, les humiliations, les bides retentissants, les spectacles sans applaudissements.

Aznavour n'a ni le physique ni la voix de Johnny Hallyday, mais c'est un immense auteur-compositeur. En ce début des années 1960, la chance semble désormais lui sourire. Il aligne succès après succès. « Sur ma vie », « Tu t'laisses aller », « Il faut savoir », « La Mamma », etc. Mais ces tubes de choc ne lui ont pas fait oublier pour autant ses débuts difficiles ; un soir, après un tour de chant désastreux, au fond du trou, il s'était même demandé s'il ne devait pas abandonner le métier. En coulisse, assis dans sa loge, le visage entre les mains, au bord des larmes, il avait alors entendu derrière lui une grosse voix à l'accent new-yorkais : « Don't ever give up... Show business is not only peaches and cream. Stand up and fight 1. » L'homme, un Américain, criait presque. Aznavour reconnut alors, debout devant lui, le manager d'Édith Piaf. De passage à Paris, il avait voulu faire une surprise à Charles en venant voir son spectacle.

Lorsque Aznavour raconte cette histoire à Johnny, celui-ci se remémore alors la phrase que ses cousines et Lee prononçaient avant d'entrer en scène, souvent dans des conditions épouvantables et sans être sûrs d'être payés : « Plutôt crever que d'arrêter. » À cela, Charles répondit alors : « Rien ne peut vaincre dix-sept heures de travail par jour ! » Charles Aznavour sera donc l'auteur de deux chansons, « Samedi soir » et « Retiens la nuit », que Johnny interprétera dans le film *Les Parisiennes* aux côtés de Catherine Deneuve, dont il tombera alors éperdument amoureux.

« L'École des vedettes », l'émission de télévision du 18 avril 1960, va définitivement lancer la carrière de Johnny Hallyday. Dans la foulée, Vogue sort *Souvenirs, souvenirs*, le deuxième 45-tours de Johnny. La pochette, cette fois, est en couleurs. C'est un vrai Scud, qui atteint de plein fouet les fans et les médias : le disque est numéro un en quelques jours. Les effets collatéraux sont irréversibles. La planète rock tremble, les concurrents sont à terre. Nous sommes au mois de juin 1960, et l'été s'annonce chaud et rock. La nouvelle idole des jeunes ne doute plus... Johnny démarre sa première tournée de vedette : il part dans le sud de la France pour tout l'été.

## Rock'n'roll attitude

Et c'est la folie furieuse. Johnny Hallyday est devenu l'idole des jeunes en quelques mois. Le gavroche du quartier de la Trinité s'est mué en rocker pur et dur. Doué d'un sens de la communication impressionnant, Johnny va mettre en scène chaque moment de sa vie, privée comme professionnelle. La rock'n'roll attitude est en marche. Les plus récalcitrants ne résisteront pas à son charme ravageur, porté par un charisme hors du commun.

Durant trois mois, Johnny fait salle comble dans toutes les villes de la Côte d'Azur : Nice, Sainte-Maxime, Juan-les-Pins, Saint-Tropez... De Toulon à Marseille, sa réputation de mauvais garçon le précède. Partout où il passe, les salles sont dévastées, les bagarres éclatent<sup>1</sup>. Chaque soir, Johnny regagne sa résidence dans un car de police ou caché sous des couvertures, à l'arrière d'une ambulance. Des hordes de blousons noirs le poursuivent jusqu'à son hôtel, des filles en délire envahissent sa chambre. Les voyous de la Côte voient en Johnny une nouvelle source de revenus. Un soir, à la sortie d'un concert, une bande de malfrats armés essaie de le racketter. Bagarre, coups de poing et de couteau, police, arrestation, nuit au poste. Échec aux bandits. La routine.

Pour son anniversaire, le 15 juin 1960, le jeune chanteur s'installe à Juan-les-Pins avec son orchestre pour plusieurs concerts au Vieux-Colombier. Il connaît cet endroit « branché » : il y a fait ses débuts l'année précédente. Bien avant d'enregistrer son premier disque, il y avait été embauché pour faire un numéro de danse. C'est donc le retour de l'enfant prodigue, accueilli, cette fois-ci, comme une vedette.

Et, chaque soir, Johnny fait un triomphe. Comme on va voir les singes au zoo, le Tout-Paris se déplace de Saint-Tropez, la ville voisine, pour voir de plus près le curieux phénomène dont tout le monde parle. La faune snobinarde en villégiature se mêle aux rockers de campings et aux fans hystériques. Le mélange est explosif, et le rocker adore ça. Sur scène, dégoulinant de sueur, Johnny se livre à un show exceptionnel. Il arrache sa chemise, se roule par terre, chante torse nu. La salle bouillonne de plaisir. Dans le clan des Tropéziens, Brigitte Bardot, Sacha Distel, Roger Vadim et Eddie Barclay assistent incrédules à la naissance d'une bête de scène. De Paris, d'autres débarquent. À leur tête, Carlos et Hugues Aufray. Ils viennent agrandir le cercle des intimes, et le resteront toute la vie.

Mais, pendant ce temps, à Paris, le vent tourne. Subitement, la maison Vogue et son PDG ne croient plus au rock'n'roll. La fourmi n'a que faire des cigales de la Côte d'Azur. De l'avis de Cabat, la mode est passée, le rock est cuit ! Hallyday ne passera pas l'été, le petit est grillé... Loin d'être grillé, mais noir de bonzage, le petit en passe de devenir un grand, dans une forme étourdissante, revient pourtant à Paris au mois de septembre. Faisant fi de tous les mauvais présages, l'ange blond surfe sur la vague de son succès, dans le tourbillon de sa tournée d'été. Il prépare son passage à l'Alhambra dans le spectacle de Raymond Devos. Un show qui mènera au scandale et fera mentir mauvaises langues et pessimistes.

## Ce soir-là à l'Alhambra

Non seulement le petit n'est pas grillé, mais contrairement au dire de sa maison de disques, son rock est bien vivant et n'a pas dit son dernier mot.

Pourtant, la première à l'Alhambra, le 20 septembre 1960, tourne à la catastrophe. Johnny Hallyday doit chanter trois chansons en première partie. Dans la salle, les bourgeois venus applaudir Raymond Devos sont sagement installés à l'orchestre. Au balcon, les jeunes hurlent et vocifèrent... et, pour couronner le tout, le rocker rebelle ne sort pas de scène comme prévu après sa dernière chanson : au contraire, il attaque un « Tutti Frutti » diabolique et se roule par terre. Le balcon est en feu. En bas, l'orchestre crie au scandale. La propriétaire de la salle, Mme Breton, mange son chapeau et s'étouffe. Les journalistes présents n'ont pas de mots assez durs pour dénoncer l'outrage.

Dans la salle, la bagarre fait rage. Les invités de marque quittent le music-hall fous d'indignation. En coulisse, Lee et les amis de Johnny font le coup de poing avec les récalcitrants. Une fois de plus, le cousin est aux anges : pour lui, le rock a gagné ; les jeunes font un triomphe à leur nouveau héros. Johnny Halliday, devenu Hallyday, est en train de devenir Johnny tout court. Mais, loin d'être rassuré, ce dernier craint d'être viré. Il n'a pas respecté son contrat ni ses engagements. Pour lui, tout est foutu.

Mme Breton a retrouvé ses esprits. Et elle est bien décidée à jeter dehors le semeur de troubles et à le faire disparaître de l'affiche. Mais, surprise, Raymond Devos prend sa défense et menace la propriétaire d'annuler tous ses spectacles pendant trois semaines « si le petit est viré ». Le lendemain, Johnny Hallyday fait un triomphe. Charles Trenet, Maurice Chevalier, Roland Petit, Jean Gabin, Marlene Dietrich... Les plus grands noms du show business de l'époque défilent en coulisse pour le féliciter. Et Raymond Devos en personne déclarera à la presse : « C'est à l'Alhambra que le rock français est né. »

Le 21 juin 1963, Johnny vient d'avoir vingt ans. Plus de deux cent mille fans assistent à son sacre place de la Nation, à Paris. Une fête grandiose est organisée par Europe 1, Daniel Filipacchi et Frank Ténot pour célébrer le premier anniversaire du magazine *Salut les copains*, mensuel créé dans le prolongement de l'émission de radio. L'affiche de cette soirée est impressionnante. Toute la scène rock française qui compte est là. Sylvie Vartan, Eddy Mitchell et Les Chaussettes noires, Richard Anthony, Frank Alamo. « La nuit de la Nation » est le titre que reprendront tous les journaux le lendemain. Une foule immense de filles et de garçons, rassemblée entre les colonnes du Trône, déchaînée, bras et mains tendus vers l'idole, hurle d'une seule voix : « Johnny... Johnny... » Tous veulent l'approcher, le toucher, l'embrasser. La fête tourne à l'émeute. Pour Johnny, c'est la consécration. Une fois encore, il doit fuir dans un car de police qui le sort du périmètre infernal, sirènes hurlantes.

L'ascension du premier rocker français donne le vertige. Les jeunes font un triomphe à leur nouveau héros. Hallyday devient une star incontournable et un phénomène de société.

Depuis, Johnny Hallyday est roi en son palais. Cinquante années de règne conduites dans un seul objectif : respecter les fans qui lui ont décerné sa couronne. Johnny sait qu'il doit tout aux filles et garçons de son âge qui lui ont offert la gloire. Des fidèles qui le suivent sans condition, qui lui pardonnent tout, parce que, comme ils disent, « il n'y a rien à pardonner ». Johnny est le meilleur, le numéro un, un point c'est tout ! Pour ses fans, il incarne l'essence même du rocker, il représente le rock'n'roll des idoles américaines. Il est James Dean et Elvis à la fois.

Toute sa vie, Johnny respectera son engagement : donner à son public ce qu'il attend de lui sans jamais le décevoir. « Quand on ne se fait pas plaisir à soi-même, on ne fait pas plaisir aux autres. Pour moi, c'est ça, le rock'n'roll. »

Alors, le rocker au grand cœur leur apporte ses rêves. Ses fantasmes de gamin, quand il traînait à la Trinité, qu'il peut, après quatre décennies, réaliser pour tous ses fans : produire des spectacles toujours plus grandioses dans des lieux insolites et des décors féeriques ; se donner physiquement sans compter, parfois au détriment de sa santé ; prendre les risques financiers les plus fous pour produire des shows d'une qualité artistique et technique hors pair ; s'entourer des plus grands professionnels du spectacle et des meilleurs musiciens du monde. Refuser la médiocrité.

Et, avant toute chose, chanter et chanter encore pour le bonheur de tous ces gens qui l'adorent au sens propre du terme, car Johnny est révérend comme une idole. À lui tout seul, le fringant cow-boy à la voix de velours est une institution, un monument national, une icône et un mythe... et, avant tout et pour la vie, un rocker, un vrai de vrai, avec tout ce que cela implique de courage, de travail et d'abnégation. Les fans sont sa famille, et sa carrière, la seule femme de sa vie.

Le gladiateur du rock a méchamment ferrailé dans l'arène des illusions et des chimères, face à des adversaires prêts à tout pour lui prendre sa couronne ou réaliser des carrières éphémères et des destins aux ambitions avortées.

Before, anyone did anything,  
Elvis did everything !

Le coup de génie de Johnny c'est, justement, d'avoir fait le coup tout seul.

## **Dans les bottes du King**

Le modèle absolu, c'est Elvis Presley. À l'instar de ses acolytes, Eddy, Dick, Chris, Dany Logan et les autres, Johnny ne s'est pas embarrassé à monter un groupe, ce qui était pourtant très à la mode à l'époque, et bien lui en a pris. L'heureuse initiative lui évitera les problèmes d'ego, de jalousie, et surtout de séparation. Divorces pénibles et dommageables souvent suivis de longues traversées du désert, voire de mort professionnelle immédiate. Ces mauvaises passes, Eddy Mitchell et ses Chaussettes noires, Dick Rivers et ses Chats sauvages, Long Chris et ses Daltons ou encore Dany Logan et ses Pirates en ont connu. S'il n'en reste qu'un...

Cela dit, Johnny n'a jamais pensé autrement. C'était depuis toujours ancré dans son esprit, inscrit au programme, pour ainsi dire écrit : il serait seul sur la photo. Dès le départ, le but était d'atteindre la première place, avec Elvis en ligne de mire, comme ultime modèle. Il y a Elvis aux États-Unis, il y aura Johnny en France.

Devant la déferlante Hallyday, les concurrents potentiels ne pèsent pas lourd. Les batailles d'amplis, par sons déchirantes, guitares électriques, batteries et cuivres interposés remplacent les chaînes de vélo, les coups-de-poing américains et les lames de rasoir cousues dans les cols des blousons de cuir. Plus soft en apparence, cette bataille-là est en réalité sans pitié : chaque semaine, le hit-parade annonce le classement des meilleures ventes de disques en France et à l'étranger.

Pour gagner cette « guerre du rock », Lee Halliday organise la riposte. Derrière le chanteur, loin des projecteurs, une véritable machine de guerre se met en place sous la houlette de l'indispensable cousin. La famille Mar et le carré des fidèles de la bande de copains du Golf et de la Trinité organisent la résistance. Jacques Wolfson, le directeur artistique de Vogue, demande à Georges Leroux, alors imprésario de Petula Clark, de venir en renfort pour s'occuper du jeune rocker. Leroux est un « vieux » briscard qui a accompli un travail formidable pour la chanteuse anglaise. En tant que manager de Johnny, il fera montre une nouvelle fois de son talent, et transformera le jeune rocker en vedette.

À la ville comme à la scène, les codes de la rue sont les mêmes. Œil pour œil, dent pour dent. La démarche est assez simple, et Johnny a compris depuis longtemps que ce qu'il ne prend pas par lui-même, personne ne le lui donnera. Sa vie n'a pas toujours été facile, et, au fil des galères, le gamin s'est aperçu que, comme le dit l'adage, à tout malheur quelque chose est bon. Autrement dit : il faut chercher le bonheur jusque dans la catastrophe. Et, pour ça, Johnny est le plus fort. Dès lors, mieux vaut être avec que contre lui. Johnny Hallyday est un **killer** ! Il a été programmé pour que rien ne lui résiste. Pour ses adversaires, plus dure sera la chute.

« T'es fort, tu gagnes, sinon tu perds ! » La renommée peut arriver vite, mais elle a ses maléfices. Johnny Hallyday a été lancé à la vitesse du son. Un démarrage si fulgurant peut tout à fait se transformer en désastre tout aussi rapidement. Sur les planches depuis l'âge de trois ans, Johnny en est conscient. Intelligent et instinctif, il sait que ce succès fulgurant ne peut se révéler qu'un feu de paille, que la presse l'attend au tournant, persuadée que le jeune loup disparaîtra aussi vite qu'il est apparu... Pis, qu'il va se casser la gueule et ne jamais se relever. C'est mal connaître celui qui a décidé d'être le numéro un, et pour longtemps. Dans cette perspective, le jeune loup à la gueule d'ange saura négocier les virages musicaux les plus serrés pour satisfaire un public de plus en plus nombreux et qui lui reste fidèle.

Les modes passent et, si le rock est un état d'esprit et une façon de vivre, c'est aussi une mode. Le chanteur sait pertinemment que, s'il continue à chanter du rock pur style, façon cuir, banane et gomina, il passera vite dans la catégorie ringarde des *has been*. Son génie, son instinct, son talent naturel vont donc faire des merveilles pour se renouveler et évoluer avec son temps. Pour rester dans la course, le rocker-né devra faire des concessions et des choix parfois *borderline*. Par ailleurs, il sait mieux que personne que, pour durer, il doit s'adresser au plus grand nombre, toutes générations confondues.

Georges Leroux avait réussi à faire de Johnny un phénomène de société en quelques mois. Johnny Stark, son nouveau manager à l'américaine, se chargera de le transformer en artiste « tout public ». Il conseillera à Johnny de cultiver le mystère, d'en dire le moins possible aux journalistes. Timide, un peu complexé, le beau gosse se mettra donc à refuser les interviews en se laissant évidemment tirer le portrait !

## **Le rocker de tous les Français**

Pour négocier le tournant, étendre son public et éviter que l'engouement des débuts, l'effet de nouveauté aidant, retombe comme un soufflé, un véritable arsenal artistique et commercial est déployé : la stratégie consiste à introduire dans le répertoire rock des chansons à mélodie pour séduire les moins jeunes, à transformer le look négligé du rocker pour rassurer les parents, à faire de Johnny, enfin, la vedette préférée de tout l'Hexagone, toutes générations confondues.

Pour se faire accepter dans ce nouveau rôle et satisfaire ses fans purs et durs, Johnny termine tous ses spectacles, aujourd'hui encore, par un medley de rock traditionnel, des standards interprétés en français et en version originale : clin d'œil aux fans de la première heure et à l'orthodoxie du rock pur jus, pour leur montrer qu'il ne renie rien et reste fidèle à ses débuts... Façon, aussi, de faire passer le reste du répertoire, parfois bien loin du rock pur ? Manière, en tout cas, de se faire plaisir.

Car, carrière oblige, il faut savoir surfer sur toutes les modes et varier ses inspirations. Pour cela, notre chanteur national est champion. De Davy Crockett à Elvis, en passant par San Francisco et le Flower Power, de Borsalino<sup>1</sup> à Bonnie and Clyde, du charpentier à Marie<sup>2</sup>, Jésus le hippie<sup>3</sup> et à Shakespeare<sup>4</sup>, le rocker qui a séduit l'Hexagone est un caméléon musical. Il sait jongler avec brio entre rock, yé-yé et soul music, sans oublier les adaptations de la littérature classique anglaise et la variété française. Sur le millier de chansons que le chanteur a interprétées depuis ses débuts, à la fin des années 1950, jusqu'aux années 1980, deux cent cinquante sont des adaptations anglaises et américaines.

## **Johnny : le caméléon du son**

Pour coller à l'époque et survivre musicalement, une période d'évolution, d'adaptation et d'ajustements constants aux courants voit donc le jour. Pendant des années, Johnny va assimiler toutes les vogues de la musique pop-rock. Journalistes et puristes ont parfois dénoncé son opportunisme. Les premiers lui reprochaient ses changements de style au gré des mouvances musicales, les autres l'accusant purement et simplement de trahir le rock. La première alerte fut le passage du rock au twist.

Les Américains avaient annoncé la couleur : un temps vint en effet où le rock était devenu une étiquette, un vaste fourre-tout pour les musiques destinées aux teenagers... Pour les aficionados du rock pur style, période scélérate, considérée comme un dérapage. Crime de lèse-majesté... Johnny, lui, pensait à juste titre qu'il fallait suivre l'évolution de la musique américaine, et bien lui en a pris. Il a vendu plus d'un million de disques du fameux « Let's twist again », l'adaptation française du tube de Chubby Checker. Il a su trouver la formule idéale : un cocktail de mythe américain et de variété française. Un exercice limite grand écart, pour le moins périlleux, mais qui, aujourd'hui encore, après cinquante ans de carrière, lui permet de conserver sa place incontestable de numéro un des chanteurs français.

Bien sûr, le chanteur qui a le rock dans la peau a traversé une période de doute. À la fin des années 1960, il vient de passer presque deux ans sous les drapeaux<sup>1</sup>. Pendant son absence, le métier a changé, et la musique, évolué. L'icône des jeunes découvre une nouvelle génération de chanteurs. Il doit se rendre à l'évidence : la jeunesse se prosterne devant d'autres idoles que lui. Dutronc, Polnareff, Nougaro, Antoine ne l'ont pas attendu pour faire swinguer les cœurs. Le romantisme a remplacé la violence et la délinquance. Christophe, Adamo et Hervé Vilard sont désormais classés en tête des meilleures ventes de disques.

Deuxième phénomène dont il va falloir tenir compte, les groupes anglais ont balayé le rock américain en débarquant aux États-Unis. Beatles et Rolling Stones squattent les hit-parades du monde entier. Eddie Cochran et Buddy Holly sont morts, Gene Vincent traîne sa jambe de bois, et Elvis tourne des navets pour Hollywood. Le jeune prodige du rock qui a transformé la société française est bien obligé de regarder les choses en face : le temps n'est plus à la tempête dans les salles de concert. On ne casse plus de fauteuils. Les blousons noirs sont passés de mode...

Johnny a toujours su qu'il faudrait se battre comme un lion au milieu de cette compétition toujours renouvelée qu'est la scène. Depuis 1960, il a connu une belle brochette de rivaux. Avant son départ pour l'armée, Eddie Barclay lui avait mis Vince Taylor en travers du chemin pour le faire trébucher. Ce fut un combat à la loyale, les deux rockers face à face, et que le meilleur gagne ! On connaît la suite. Mais, à son retour, le rock ne fait plus vibrer les parterres, et Johnny doit faire face à une concurrence sauvage...

Notamment, à un petit blond proprement fraîchement débarqué sur la scène française, Claude François. Avec sa palette de chansons adaptées de succès américains, il a élaboré la recette du moment, et a le chic pour faire hurler filles et garçons. Sur scène, il danse, transpire, arrache sa chemise et se roule par terre... Il y a péril en la demeure. Notre rocker national doit réagir vite et mettre au point un nouveau coup.

Pendant que le rock américain compte ses disparus, une grosse machine, dans le sud des États-Unis, du côté de Memphis, est prête au décollage. La musique noire prépare son offensive. La vague de la soul music, sorte de cocktail de rhythm'n'blues et de gospel, déferle sur l'Europe. Aretha Franklin, Carla Thomas, Otis Redding, Rufus Thomas, Eddie Floyd, Sam and Dave, Wilson Pickett, Arthur Conley, The Bar-Keys, pour ne citer qu'eux, vont, en quelques mois, occuper la scène musicale mondiale.

James Brown, un showman d'exception, galvanise les salles avec un spectacle à couper le souffle. Son orchestre fait de cuivres, de chœurs et de syncopes rythmiques soutenues par des riffs de guitare joue une partition millimétrée sur laquelle le Godfather of soul, c'est ainsi qu'il se présente, chante et bouge au métronome. De passage à New York, Johnny découvre ce géant d'un mètre soixante-cinq sur la scène du fameux Apollo, à Harlem. Et James Brown donne des idées à notre héros venu se ressourcer dans la ville qui ne dort jamais. « If you make it there, you can make it everywhere. »

En cette période de remise en question tant professionnelle que personnelle – car sa vie privée bat de l'aile elle aussi –, Johnny est obsédé par son retour dans la course au hit-parade et dans les salles de concert. Il comprend qu'il faut changer, tout changer et recommencer. Considéré comme l'idole des jeunes avant son départ sous les drapeaux en Allemagne, il doit repartir à la conquête de son titre perdu.

## **Deux zestes de pop dans trois grammes de rock**

Ce moment charnière de la carrière du rocker va correspondre à l'émergence d'un style musical essentiellement anglais, qui révolutionnera la planète rock. Toujours à l'affût, le chanteur saisit au vol ce nouveau courant et part pour Londres enregistrer *Génération perdue*. Pendant les séances de studio et le soir, dans les boîtes et restaurants à la mode du *London by night*, il fait la connaissance des monstres sacrés de la *pop music* anglaise. Au contact des musiciens anglais, Johnny va retrouver tout son rock.

Avec eux, il s'étourdit à en mourir – ou presque. Dans le *swinging London* de la fin des années 1960, capitale mondiale de la musique pop, Johnny rencontre les plus grands musiciens pop du siècle dernier, Keith Richards, Jeff Beck, Eric Clapton, Jimmy Page. Il travaille avec Peter Frampton, Steve Marriott, et devient l'ami de Mick Jagger et de Jimi Hendrix. « Pendant mon séjour à Londres, j'ai rencontré deux personnes en particulier qui m'ont beaucoup impressionné, Jimi Hendrix et Otis Redding. L'un et l'autre disparaîtront beaucoup trop tôt ! Mais ces deux géants ont bouleversé ma vie professionnelle. Ces deux rencontres ont été fondamentales pour mon avenir. »

Londres est à l'époque un tourbillon. Les rois du nouveau rock'n'roll ne dorment jamais. Johnny s'adapte facilement à ce rythme qu'il connaît bien : travailler le jour et sortir la nuit. Rester éveillé pour ne rien manquer du spectacle. Sa forme physique exceptionnelle lui permet de tenir la cadence. Jusqu'à un certain point... Après quelques semaines à ce rythme dégingué, Johnny franchit la ligne blanche. Il sombre dans la déprime, craque, plaque tout et rentre à Paris. C'est le retour d'un voyage au bout de l'enfer. La reprise en main de la carrière de l'ex-numéro un français s'annonce difficile. « Je carburais aux amphétamines et au Mandrax-whisky, de quoi réveiller un mort ! Je me faisais faire des piqûres à tuer un bœuf, du Maxiton en intraveineuse<sup>1</sup>. »

L'année 1966 a été une épreuve pour le rock'n'roll man. Une année de crise et de descente aux enfers. La naissance de son fils David l'a déstabilisé. Le travail en studio, les tournées fréquentes, éloigné de sa famille. Sylvie Vartan, sa femme, toute jeune maman, ne supporte plus les longues absences de son rocker de mari. Elle a demandé le divorce. « Les chanteurs de rock sont rarement des papas gâteau ayant des horaires réguliers et une vie ordonnée... »

Comme pour l'enfoncer un peu plus, il y a aussi les 4 millions de francs (600 000 euros) d'impôts impayés que le fisc lui réclame, alors qu'il est sans le sou. Pendant ces dix années, Johnny n'a pas gagné d'argent. Le 10 septembre 1966, soit à peine un mois après la naissance de son fils, Johnny tente de se donner la mort. Fatigué, angoissé, poursuivi par ses vieux démons, il avale une poignée de barbituriques avec de l'éther et un flacon de parfum. Veines tailladées au rasoir, sang sur les murs, porte de la salle de bains défoncée à coups de pied, sauvetage *in extremis* par le sous-sol, transfert à l'hôpital caché dans le coffre d'une voiture. Une tentative de suicide dans la pure tradition rock.

Pendant l'absence forcée de la star, la maison de disques Philips, faute d'album, sort un 45-tours avec l'un des titres enregistrés à Londres. L'adaptation de « Black is Black » de Los Bravos, un groupe formé de toutes pièces pour la circonstance, avec des musiciens espagnols issus du groupe Los Sonor et le chanteur des Runaways, Mike Kogel, qui était allemand... Los Bravos, ou l'archétype de l'Union européenne musicale avant l'heure !

« Noir c'est noir », la version française de Johnny Hallyday, se place, dès sa sortie, en tête des hit-parades français. La chanson n'est pas très rock'n'roll, mais elle correspond à la période que Johnny vient de vivre. Noire.

## **Prince du Tumulte**

« Le prince du Tumulte est né par une nuit d'orage / Il porte un scarabée mort autour de son cou. » Ces quelques mots ne sont pas seulement des paroles de chanson. Le rocker est un prince des ténèbres tourmenté depuis l'enfance. Sombre et révolté de nature, il a choisi le rock pour transformer ses cauchemars en énergie positive. Depuis toujours, la musique et la scène lui servent de thérapie. Johnny Hallyday s'étourdit dans un tourbillon pour chasser sa souffrance. Le rock est un exutoire. Brian Jones, Janis Joplin, Jimi Hendrix, Jim Morrison sont morts au champ du rock pour avoir vendu leur âme au diable. Les esprits maléfiques régissent le monde du rock'n'roll. « Le rock est toujours là, plus fort que jamais et ça ne s'arrêtera pas ! Il est là pour toujours ! S'il avait dû mourir, il serait déjà mort. »

Et puis, le plus dur passé, Johnny revit, au sens propre comme au figuré. Début 1966, après plusieurs semaines de cure de sommeil et de désintoxication, il organise une soirée au Golf Drouot. Un retour aux sources : des retrouvailles avec le rock des débuts. Il retrouve tous ses copains, Mitchell, Carlos, Dutronc, Chris, et présente son nouvel orchestre, Les Blackburds. « Mes premiers rocks, je les ai chantés sur le Tremplin du Golf Drouot. Alors, c'est au Golf de toutes les chances que je reviens sur scène avec de nouveaux musiciens. »

Le 18 octobre de la même année, Johnny chante à l'Olympia pour un soir et fait venir de Londres son copain Jimi Hendrix pour assurer la première partie.

L'année 1967 sera celle du grand retour. Fort de son succès à l'Olympia, fin 1966, et rassuré par les ventes de son disque, Johnny, le rocker blanc, va renaître en soulman. À Londres, il a, donc, rencontré Otis Redding, le chanteur de rhythm' n' blues le plus important de son époque. Chef de file de la maison de disques Stax, Otis, le soulman a beaucoup impressionné Hallyday le rocker. Il l'a convaincu que l'avenir musical de la prochaine décennie serait soul ou ne serait pas. Les deux stars s'étaient promis de travailler ensemble. Malheureusement, Otis Redding disparaîtra dans un tragique accident d'avion le 10 décembre 1967.

### **Le Memphis sound**

Johnny est bien décidé à négocier le virage soul, et il s'empare du butin sans autre forme de procès. Avec le zèle et le culot d'un enfant de la balle habitué aux coups durs, il adapte le Memphis sound, et présente un Olympia magique. Une réussite totale avec effet immédiat. Pour les fans et les spécialistes de Johnny, l'album Johnny Olympia 67 est un must.

Face à la nouvelle vague française qui risque de l'emporter, Johnny affûte ses armes. Comme pour son premier disque, il faut faire vite et fort. Son nouvel orchestre, les Blackburds, est un rouleau compresseur composé de musiciens français et anglais dirigé par Micky Jones et Tommy Brown, deux diables d'Anglais qui vont faire tourner cette machine infernale à un train d'enfer.

Pour se préparer, Johnny, fidèle, a gardé près de lui les complices de la première heure, Lee Hallyday et Long Chris, rescapé du Golf Drouot. Il a renforcé l'équipe en embauchant de solides professionnels et en consacrant au projet des moyens financiers importants. Pour faire écrire les adaptations, il a fait appel aux spécialistes de la contrefaçon légale et de la copie autorisée. Georges Aber, Ralph Bernet et Long Chris ont torturé à mort quelques grands standards pour les faire parler français. « Je suis seul » (« What Is Soul »), « Les Coups » (« Uptight Everything's Alright »), « Hey Joe » (« T'as marché dans quoi ? »), « Si j'étais un charpentier » (« If I Were a Carpenter »), « Jusqu'à minuit » (« In the Midnight Hour »), « Le Pénitencier » (The House of the Rising Sun), « Noir c'est noir » (« Black is Black »).

Gilles Thibaut, le parolier de Sylvie Vartan, a été kidnappé pour traduire une chanson de Bob Dylan (« If You Gotta Go, Go Now ») en français, « Maintenant ou jamais ». Auteur de talent, Gilles a été invité par Johnny à faire avec lui ce voyage au pays des vivants. Il écrira quelques années plus tard « Que je t'aime » et « Ma gueule ». Il a aussi composé « Cheveux longs et idées courtes », la chanson-réponse à la polémique qui opposait Johnny à Antoine en 1965 : dans sa chanson, « Les Élucubrations d'Antoine », le chanteur aux cheveux longs et à la chemise à fleurs proposait de mettre Johnny en cage dans un cirque...

Pour le bonheur des deux maisons de disques, Vogue pour Antoine et Philips pour l'idole, la presse et les intellectuels récupèrent l'affaire en étudiant de près les paroles des deux chansons. Verdict : les paroles de Gilles Thibaut sont jugées réactionnaires, et l'affaire prend une ampleur incroyable. Le plus rock'n'roll de cette histoire, c'est que Johnny et Antoine sont de vrais amis dans la vie. Pendant que la presse monte l'histoire en épingle et que les fans de chaque camp s'affrontent, les deux compères dînent ensemble et comptent les points !

Résultat : en moins d'un mois, Johnny vend plus de 800 000 disques, et balaie Antoine de la première place du hit-parade. Quarante-deux ans plus tard, Antoine et Johnny s'opposent encore par marques de lunettes interposées...

### **Un Olympia pour moi tout seul**

Dans ce spectacle qui fera date, Johnny enchaîne les chansons sur un rythme diabolique qui rappelle la cadence et le swing de James Brown. À son orchestre, pas plus qu'aux spectateurs, il ne laisse un instant de répit. Dans la salle, le public est cloué à son fauteuil, médusé. La surprise est totale. Le répertoire du spectacle de cet Olympia 1967 est adapté des tubes du moment, entre soul music et numéros un mondiaux. De Stevie Wonder à Tim Hardin, des Animals à Jimi Hendrix, de Wilson Pickett et Ben E. King à Los Bravos : tous les tops des hit-parades internationaux sont repris et adaptés dans un show hyperchaud.

« L'avantage avec le rock'n'roll, c'est qu'on peut le mélanger avec n'importe quelle musique, il en sort toujours quelque chose d'intéressant. » Johnny entre en scène sur la chanson « Les Coups ». L'introduction pétante de cuivres le propulse sur scène, micro en main, vêtu d'un costume de clergyman noir à col mao. Sa blondeur éclate sous les projecteurs. Très vite, la sueur dégouline sur son visage et son corps, il jette sa chemise au public. Il est à moitié nu quand il tombe à genoux, roule sur le dos et hurle sa détresse, sa solitude et son manque d'amour.

« Je suis seul, désespéré, personne ne m'aime ! » Le monologue des confessions se prolonge plus de quatre minutes. La foule chavire et pleure avec lui. Filles et garçons crient des mots d'amour à leur idole désespérée. Les filles grimpent sur scène et se jettent sur Johnny. Elles pleurent, s'évanouissent. Le show se termine en apothéose, avec l'arrivée de Sylvie Vartan pour un duo enflammé, sur une adaptation d'Ike et Tina Turner, « Je crois qu'il me rend fou » (« Such a Fool for You »).

Entre ces retrouvailles mises en scène pour fêter la réconciliation du couple et la force de la musique noire qui redonne des couleurs rock à Johnny, le show est grandiose ! Le chanteur forcené bouge, danse, joue avec le micro, saute, tombe à genoux et se roule par terre. Black is black. Les fans sont rassurés. Le nouveau Johnny est plus rock que jamais, et ce show mémorable est digne du brio des débuts... Destiné à le remettre en selle, ce spectacle comprend tous les ingrédients pour redonner à l'inépuisable rocker sa place de leader. Une fois encore, le diable blond a terrassé ses concurrents. Ce grand retour est un coup de maître.

Car, pour ce nouveau spectacle à l'Olympia, Johnny a choisi des styles musicaux qui lui permettent, tel un mutant, de jouer la comédie, de se transformer physiquement pour coller au personnage du moment : Black, pop, folk singer, bluesman et rocker. Magicien et prestidigitateur, il a su se couler à la perfection dans la peau de chacun, en état de grâce. Force est de constater que, grâce à lui et à ses adaptations, les Français ont découvert un grand nombre d'artistes, principalement anglo-américains. Le chanteur français a considérablement élargi la culture musicale de ses contemporains. Il fait aimer et découvrir des styles et des genres musicaux très différents parce que c'est lui qui les chante. « Je suis le pont qui fait que l'échange fonctionne. J'aime mettre la musique que j'aime à la portée du public français ! »

Johnny Olympia 67 représente un virage décisif dans la carrière de Johnny. Il regagne ainsi la première place des hit-parades, avec les meilleures ventes d'albums et de singles. Après ce succès parisien, Johnny et les Blackburds partent ensuite en tournée. Pendant des mois, toute la France peut acclamer de nouveau son idole. Johnny is back, et fait salle comble tous les soirs. Ce retour en force sur le plan musical et commercial et la réconciliation avec son public lui donnent des ailes.

## **Il y a dix ans que je suis né**

Survient alors le premier anniversaire d'importance : il est déjà temps pour le rocker éternel de célébrer ses dix ans de carrière. Il se jette à corps perdu dans le tournage de À tout casser, une histoire de bikers réalisée par John Berry. Un film de motos et de bastons dans lequel il retrouve Eddie Constantine, son idole de toujours. Le rocker par essence jouant un rôle de rocker chevauchant une Norton Atlas 750... dans un film de rocker... What else ?

Jean-Philippe Smet a mis dix ans à construire la carrière de Johnny Hallyday. Une décennie d'euphorie, de gloire et de doutes. Un rocker up and down, avec ses joies immenses et ses dépressions, depuis la signature d'un vrai-faux contrat avec Vogue, sa première maison de disques, et la série de concerts qu'il donnera alors au Palais des sports de Paris pour célébrer l'événement. Cent soixante-cinq mille spectateurs en quinze jours ! Une renaissance et un retour en force lors de l'Olympia 67.

Dix ans se sont écoulés. Dix ans de gloire et de galères, semés de paillettes et d'embûches. Johnny a pris des coups. Le strass n'a pas toujours caché les bleus au cœur et le mal de vivre de celui qui s'était juré de ne jamais retourner dans la rue. De grosses percées de solitude face à l'adversité et aux forces malfaisantes. Show business is not only peaches and cream, lui aurait rappelé Charles Aznavour !

Mais le rocker immortel a su clore les années 1960 en beauté, et faire taire les oiseaux de mauvais augure qui annonçaient régulièrement sa fin artistique. Il s'est battu pour être le roi. Et il a gagné. Plus rocker que jamais, il n'a jamais oublié son apprentissage de la rue. Il en a conservé les codes d'honneur et la hargne de la gagne au coup par coup. Malheur aux vaincus. Ce jour-là, Jean-Phillipe Smet est mort. Johnny Hallyday a pris sa place !

Bête de scène, bête de somme, animal sauvage jamais dompté, enfant de la balle et homme libre, Johnny Hallyday ne vit que pour la musique qu'il aime. Jamais blasé, jamais apaisé, il a, chevillé au corps, le besoin d'aller toujours plus loin. L'homme a souffert. Le diable est entré dans sa vie le jour de sa naissance. Le chanteur de ce rock sauvage se nourrit de ses violences et de ses souffrances. Il a besoin d'être malmené et torturé par la vie pour rebondir et donner le meilleur de lui-même. Il laisse entendre que c'est quand il a la peur au ventre qu'il est le meilleur.

Quand arrivent les années 1970, Johnny Hallyday est installé au firmament de la chanson française. Le rocker des salles dévastées et des fauteuils cassés est devenu un *rock'n'roll* man respectable. Dans le cœur du public, il est l'idole absolue : un intouchable. Pour les professionnels, un monstre de talent et de charisme avec lequel il faut compter. Une valeur sûre sur le plan commercial, une mine d'or pour les producteurs de spectacles. À l'avenir, rien ne pourra se faire sans lui.

Pourtant, cet état de fait ne le rassure pas. Si, au seuil d'une nouvelle décennie, il profite d'une notoriété indéboulonnable et d'une cote d'amour fanatique, jamais atteinte jusque-là par un chanteur français, Johnny a conscience qu'il n'est pas encore tout à fait à l'abri, tant sur le plan professionnel que sur le plan financier. Il dépense beaucoup l'argent qu'il n'a pas, et sait par expérience qu'il faut sans cesse se remettre en question, garder un œil dans le rétroviseur pour surveiller les nouvelles vagues montantes et suivre les changements d'un métier qui évolue à la vitesse du son. Pendant dix ans encore, il devra continuer à se battre pour conserver son titre. Il veut à tout prix éviter de sombrer dans le pathos en devenant une espèce d'icône pétrifiée, roi du rock d'un autre temps.

« Dans ce métier, on débute avec de la chance, on continue avec du talent et du travail et on se casse la gueule quand on n'y croit plus. »

### ***No limit***

Avec Johnny, il faut frapper fort, toujours plus fort ! Pour monter et réaliser ses nouveaux shows, le numéro un français fonctionne entre coups de poker et opportunités. Une façon de prendre des risques personnels et financiers en concrétisant des idées glanées ici et là au gré de ses voyages et de ses humeurs. Première condition, la star doit se faire plaisir, pour mieux satisfaire son public. À n'importe quel prix, ou presque ! Johnny ne se sent jamais aussi bien que quand il est en danger. Comme un seigneur qui partirait en croisade, invincible sous son armure et protégé par des esprits complices, il trouve son équilibre en se battant comme un lion pour mener à bien ses projets. « J'aime me mettre en danger pour briser la routine. Il faut prendre des risques pour continuer d'exister. C'est le seul remède que je connaisse contre le mal de vivre. »

Comme un gamin qui veut un jouet, il fera tout pour rafler ce qu'il s'est mis en tête, et mettra une pression énorme sur son entourage ! La démarche est parfois assez perverse, quand, fort de son pouvoir, le Maître s'amuse à pousser ses sujets au-delà des limites du supportable. Mais le concept est séduisant. Le dynamisme de Johnny est communicatif, il peut convaincre les moins enthousiastes. Il arrive pourtant que la réussite ne soit pas au rendez-vous... Johnny s'est ramassé quelques fois, il a vécu de gros gadins commerciaux aux conséquences financières catastrophiques. Jusqu'au bout, le rocker mégalo assume ses erreurs. Une de ses grandes qualités est de ne jamais blâmer quelqu'un à sa place.

La tournée du Johnny Circus (1972) est probablement une de ses déroutes les plus spectaculaires. Il y aurait mille et une explications à ce fiasco, mais la plus vraisemblable est la rencontre de deux êtres démoniaques, pervers et déjantés aux desseins maléfiques : Jésus et Marie-Madeleine, ou la Bible revisitée par Johnny et Nanette Workman. Car l'homme-dieu est fait de chair et de sang. Il ne reste pas insensible aux charmes des sirènes. En 1970, l'une d'entre elles, une Américaine, véritable bête de scène à la voix railleuse et puissante, l'a emmené en enfer : Nanette était son nom. La créature de Dieu avait un corps à damner un saint et la voix de Satan. Chanteuse sensuelle aux charmes atomiques, la sorcière américaine était venue du Canada en Angleterre pour assurer quelques séances de voix pour des monstres sacrés – Joe Cocker, Rolling Stones, John Lennon, Elton John. De passage à Londres pour enregistrer son album, Johnny fut totalement envoûté par cette chanteuse d'exception au jeu de scène époustouflant. Nanette Workman avait consommé les hommes comme elle a consommé de la drogue : à outrance. Elle qui, habituellement, jetait ses conquêtes après usage fut prise à son propre piège. Car la mangeuse d'hommes tomba follement amoureuse de notre héros. Une période pendant laquelle les bons vieux démons de Johnny ont joué à guichets fermés. Pour la première fois de sa vie, Johnny a remis sa carrière au second plan<sup>1</sup>.

À peine conscient de la débâcle annoncée, il s'est jeté dans le combat mortel d'une relation autodestructrice. Totalement ensorcelé par la sublime tigresse. Corps et âme plongés dans l'excès. La musique n'arrivait plus à apaiser les mœurs, sur scène les amants maudits se déchiraient encore, à qui serait le vainqueur ! Comble de la totale folie, ils se lançaient des défis à la roulette russe pour les départager. Nanette et Johnny face à face dans l'arrière-salle d'un restaurant, un revolver sur la tempe avec une balle réelle dans le canon<sup>2</sup>.

Totalement broyée et au bout du bout de tout, un soir, Mlle Workman fut emmenée d'urgence à l'hôpital après avoir absorbé une forte dose de barbituriques.

Le point de non-retour était atteint. Il fallait s'arrêter là. Dans un ultime réflexe de survie, Johnny rompit sa relation satanique avant de tomber dans le gouffre. Le mal était fait, il était ruiné, sa carrière salement touchée et sa vie de famille à l'agonie. Au cours de la tournée du Johnny Circus, un soir de concert à Grenoble, Johnny craquera à l'heure d'entrer en scène, et décidera tout à trac de partir reconquérir Sylvie, qui enregistre alors un disque à Londres. Sans prévenir personne, il quitte Grenoble pour aller louer un avion privé à Lyon. Ce soir-là, le chapiteau était plein comme un œuf, ce qui n'était pas le cas tous les jours.

23 heures... Le rocker est attendu depuis une demi-heure. Mais, à sa place, c'est le présentateur du spectacle qui essaie de combler le mieux possible l'absence du chanteur sur scène. Heureusement, dans le public, personne ne se doute de rien. Il est vrai qu'à cette époque Johnny Hallyday n'a pas la réputation d'être ponctuel.

La rumeur circule que Johnny est à Lyon. Jean Pons, l'un des producteurs de la tournée, envoie immédiatement Sacha Roule, futur Sacha Ruhl, le secrétaire garde du corps, récupérer le rocker en fuite. Pendant ce temps, le présentateur est toujours sur scène, et raconte tout ce qui lui passe par la tête pour faire patienter le public et calmer les plus énervés : il invite des fans à venir chanter des chansons de leur idole, accompagnés par les Blackburds. Ce karaoké avant l'heure fait gagner trente minutes. Ensuite, il a l'idée de faire épeler plusieurs fois le nom de Johnny par les filles, d'abord, et par les garçons ensuite. Histoire de gagner encore de précieuses minutes, il en rajoute avec « Hallyday ». Cette fois-ci, il fait crier le nom à droite, puis à gauche et au centre. Et la foule de reprendre après lui : « J... O... H... H... A... », espèce de ola sonore qui se termine par un « JOHNNY HALLYDAY ! » qui fait trembler toute la toile du chapiteau.

À 23 h 45, enfin, Sacha téléphone de Lyon pour prévenir qu'il ramène Johnny. Ils arrivent à 1 h 15. Le rocker sort du taxi comme s'il sortait de son bain, monte dans sa loge-caravane, seul, et ferme la porte derrière lui. Le présentateur est toujours sur scène, les musiciens jouent tous les titres de Johnny en boucle, la foule trépigne mais ne manifeste aucune impatience.

Deux heures du mat. Cette fois, le chapiteau est en ébullition, le présentateur a perdu trois kilos. Enfin, Johnny sort de sa caravane, coiffé, maquillé, costume de scène impeccable, nous regarde tranquillement et dit : « Alors ? On y va ? »

Il chantera jusqu'à 5 heures du matin. Le public venait de passer une sacrée soirée ! Pour cette fois, les meubles étaient sauvés. Mais, à l'issue de cette tournée maudite, Johnny ne remontera pas sur scène pendant trois ans. Plombé par ce Circus de malheur.

## **Naissance d'une rock star**

Le chanteur devra attendre sa rencontre avec Michel Berger, à l'aube des années 1980, pour voir changer la donne. La collaboration entre les deux hommes sera en effet déterminante : Johnny passera du statut de rock'n'roll man à celui de rock star.

Rock'n'roll Attitude, l'album écrit par Michel Berger, est le premier disque entièrement écrit et composé pour Johnny Hallyday par une seule personne. Les textes sont forts ; se faisant le vecteur brillant de ses doutes, de sa solitude, ses errances, ils ressemblent à leur interprète. Le titre de l'album est l'expression anglo-saxonne qui définit l'état d'esprit spécifique aux rockers anglais et américains, une définition qui va comme un gant à la rock star française. Enfin une formule qui définit en deux mots l'irréductible rocker way of life !

Vivre en rocker, c'est cultiver la provocation, c'est l'esprit de rébellion pour credo, la jeunesse éternelle pour alibi et le rock comme véhicule spirituel. Trop évident peut-être : personne, avant Berger, n'avait songé à associer Johnny à la « rock life ». Personne n'avait défini ce mode de vie. Coup de génie ; l'auteur-compositeur a trouvé la réponse en paroles et en musique.

Grâce à Michel Berger, le concept de l'album à auteur unique va essaimer. L'artiste reviendra au top niveau, et ce, *for ever*. Le roi du rock n'élimine plus, il rassemble. Et c'est à qui fera partie du cercle ! Michel Berger aura donc ouvert la voie, et, après l'immense succès de *Rock'n'roll Attitude*, bien d'autres auteurs lui succéderont : Jean-Jacques Goldman (*Gang*) Pascal Obispo (*Ce que je sais*), Étienne Roda-Gil (*Cadillac*), David Hallyday (*Sang pour sang*), Gérard de Palmas (*Marie, À la vie à la mort*). Tous ces albums seront propulsés en tête de gondole, plaçant définitivement Johnny Hallyday au sommet de la gloire. Ce nouveau concept lui permettra de rester branché sur son époque et sur toutes les tendances musicales. À partir de là, Johnny touchera un public plus large et plus jeune. La méthode se rodera, et chaque album se verra récompensé par un disque d'or ou de platine.

À partir de l'expérience Berger, plutôt que d'éliminer ses adversaires potentiels, Johnny en fera des alliés, parfois même des amis. Il les embarquera dans ses aventures. Ceux qui composent pour lui récolteront reconnaissance, respect, gloire et fortune. Et, par force ou par obligation, les concurrents deviendront des courtisans.

En 1986, le rocker va jeter son dévolu artistique sur Jean-Jacques Goldman. C'est un choix subtil : Goldman enchaîne tube sur tube. Depuis quelques années, il est le plus gros vendeur de disques en France. Pour Johnny, c'est la perle rare qui saura donner une nouvelle impulsion à sa carrière. Pas facile pour Goldman de relever le défi après Michel Berger ! Un challenge de choix qu'il acceptera non sans appréhension... Faire aussi bien, sinon mieux que lui, et surtout ne pas se placer en position de concurrent. Chacun son style, son savoir-faire, son talent. Johnny est bien d'accord, et il sera très agréablement surpris à la découverte des chansons de Goldman. Elles sont originales, taillées sur mesure pour le vagabond au cœur en bandoulière. L'énergie de l'auteur-compositeur virtuose redonne du tonus au chanteur abandonné, qui se ressourcera dans ces textes qui lui collent à la peau. Jusqu'à une chanson sur sa fille Laura dont il ne voulait pas au départ, et qu'il finit par accepter, parce qu'elle exprime mot pour mot ce que le chanteur voudrait dire à sa petite merveille.

L'album *Gang* est un chef-d'œuvre, pur style Goldman. Avec des titres comme « L'Envie », « Tu peux chercher », « Laura », « Je t'attends », et une bonne dizaine d'autres titres, tous candidats aux premières places des hit-parades, Johnny est sacrément gagnant ! Dans la foulée du succès de *rock' n' roll Attitude*, Johnny confirme avec cet album qu'il est le patron de la chanson française. Pour preuve, cette année-là, 1986, il est élu meilleur artiste interprète masculin lors de la soirée des Victoires de la musique. Le duo Hallyday-Goldman a fonctionné à merveille. Jamais le rocker n'avait sorti deux albums aussi forts à la suite. Un seul auteur-compositeur pour un interprète, le concept fera fortune. Pascal Obispo (*Ce que je sais*), Étienne Roda-Gil (*Cadillac*), David Hallyday (*Sang pour sang*), Gérald de Palmas (*Marie, À la vie à la mort*), se succéderont. Les disques d'or s'empilent, et Johnny Hallyday s'institutionnalise : situation d'exception, il n'a plus aucun rival. Il se retrouve maître d'un monde où tous ses sujets deviennent vassaux, de gré ou de force. Les rappeurs eux-mêmes, comme Ministère Amer, ont été récupérés et heureux de l'avoir été. Car Johnny Hallyday a toujours su s'entourer.

Le roi des rockers est un conquérant. Un invincible. Ceux qui ont prétendu au trône se sont ralliés ou ont disparu à jamais. Malheur à celui qui trahira. Inutile de vouloir chanter plus fort que lui. Le patron, c'est lui ! Être ou ne pas être à la cour du roi Johnny, telle est la question. En ce début des années 1980, le rocker des sixties est à présent une rock star. Un titre de noblesse qu'il est le seul à porter en France.

C'est que le plus photographié des chanteurs français sait se mettre en scène. Faute de pouvoir être 100 % rock sur scène, il sait l'être dans la vie, et jusqu'au bout. Cuirs, bottes, tatouages et violence. Et, jamais très loin dans le décor, un bolide ou une moto. Yachts luxueux pour traverser les océans. Bateaux pour balader sa grande famille dans le golfe clair de Saint-Tropez. Enfant, Jean-Philippe Smet a manqué de jouets et de bonbons. Ses Noël's étaient tristes et sans relief. Depuis, Johnny compense et s'offre les plus beaux jouets qui soient. Tout, avec lui, est excessif, démesuré... jusqu'aux tatouages qui recouvrent une partie de son corps.

Les journalistes ont vite compris que Johnny était un bon client. Lui, en face, n'a jamais été dupe, conscient de ce que la presse pouvait lui apporter. Depuis ses débuts, ses bagarres, ses frasques, ses accidents de voitures ou de motos, ses amours sont suivis par des millions de Français. À l'époque, la presse *people* n'existait pas encore, mais les magazines à scandale et les hebdomadaires à grands tirages se complaisaient déjà à relater les moindres faits et gestes de l'idole. On ne compte plus les couvertures de magazines, les articles et les photos où la vie de Johnny Hallyday est passée à la moulinette. Rien n'échappe aux paparazzi. Noir et blanc, couleur, papier glacé... Peu importe le flacon, tout y passe. Les images comme celles des drames sont étalées en pleine page. Les déplacements sont épiés, les photos volées, les propos transformés.

Johnny s'en fout, laisse faire et en profite. Il veut bien prendre des coups. Sa vie privée n'est pas en danger, il n'en a pas. Mais malheur à celui qui s'en prendra à sa famille. Fort de son talent et de son statut de star, il est l'un des rares chanteurs à ne pas avoir besoin de la presse pour exister. Il sait, en revanche, qu'il s'expose à tous les dérapages. Elsa Maxwell, chroniqueuse américaine célèbre dans les années 1950, disait qu'on ne devient star que si la presse le veut bien. Paraphrasant sir Winston Churchill, elle ajoutait : « En bien ou en mal, du moment qu'on en parle ! »

## **Le rocker de l'Hexagone**

À force de niaque, Johnny est devenu le seul vrai rocker français. Le seul, surtout, à tenir la scène avec la hargne et la passion qui sont le propre du rock. La pâle copie qu'il aurait pu devenir en se cantonnant à imiter Elvis Presley s'est transformée en authentique artiste. La copie a donné naissance à l'original. Johnny Hallyday a forgé sa personnalité à coups de Dean, Brando et autres Presley. Mais, très rapidement, cette personnalité est devenue unique, rock star à part entière et reconnue comme telle par ses pairs, Little Richard, Chuck Berry, Jerry Lee Lewis et par ses confrères rockers. De Mick Jagger à Bono et Paul McCartney. Mieux, il vit comme une rock star, il fait des émules et devient à son tour l'objet d'imitation de nombreux chanteurs et sosies.

Johnny a transformé un produit d'importation en produit spécifiquement français, où la musique rock n'a plus beaucoup d'importance pour le public. Ce produit, c'est lui, un phénomène de scène et du disque ! Mais c'est avant tout l'homme, le personnage, le caractère que les Français admirent, ce que précisément le public étranger ne peut pas capter. La France, de cinq à quatre-vingt-dix ans, tous milieux confondus, aime Johnny Hallyday depuis cinquante ans, ce petit gars bien de chez nous, qui vit comme un oncle d'Amérique et revient toujours les bras chargés de cadeaux magnifiques.

Il incarne un modèle de réussite sociale, possible quels que soient ses origines et son milieu. Pour cette France fidèle à son idole, Johnny n'est pas que l'homme-spectacle. Star inaccessible, copain, il est le rebelle qui transgresse les codes. Il est symbole de liberté, d'indépendance, de courage, de force physique et d'intelligence. Il est libre et maître de son destin depuis toujours. La culture rock peut changer la société. C'est un modèle de vie.

### ***Rock'n'roll will save the world!***

Reste la question : pourquoi Johnny Hallyday, rocker institutionnel, n'est-il pas connu en dehors de la France, des Dom-Tom, de la Belgique, du Luxembourg, de Monaco, du Québec et de quelques pays africains francophones ? Mystère ! Johnny est et demeure un chanteur franco-français.

Les tentatives d'exportation du phénomène n'ont pourtant pas manqué : enregistrement de disques en italien et en espagnol, shows en Allemagne. Pendant plus de vingt ans, Johnny a enregistré ses albums à Londres avec la crème des musiciens anglais ; aucun de ses disques n'est pourtant jamais passé à la radio britannique. Il fait un tabac quand il chante à Montréal, à quelques encablures de la frontière avec les États-Unis où, cependant, personne ne le connaît. Quant aux Japonais, ils lui ont préféré Sylvie Vartan et Adamo, qui sont de grandes vedettes au pays du Soleil-Levant !

Au début des années 1970, Johnny Hallyday est parti à la conquête de l'Amérique du Sud : Argentine, Uruguay, Brésil, Pérou, Venezuela. « Noir c'est noir », la chanson adaptée du succès de Los Bravos, l'avait précédé. C'était un tube énorme sur le continent sud-américain. En Argentine, la presse locale avait un peu forcé le trait sur la réputation du chanteur français. Johnny était présenté comme l'homme des bagarres et des scandales. Un rocker violent, diabolique, véritable mythe dans son pays. Les Argentins adoraient ça ! Du coup, les fans sud-américains, totalement conquis par cet extraterrestre venu de France, étaient des milliers à attendre Johnny à sa descente d'avion. À Buenos Aires, la police en vint même à sortir les matraques. Mais les milliers de fans et deux à trois concerts par jour dans des stades complets de plus de vingt mille places n'ont pas suffi à installer la carrière du rocker français. Son passage en tornade est retombé comme un soufflé. Johnny n'est jamais retourné chanter en Amérique du Sud.

À Montréal, Johnny a été menacé de mort... Après l'Amérique du Sud, la tournée Hallyday passait par le Québec avant de rentrer à Paris. Johnny devait donner quelques concerts à Saint-Georges-de-Beauce, à Trois-Rivières, au Théâtre Capitole de Québec et au centre Paul Sauvé de Montréal. Quant à son passage à Las Vegas, aux États-Unis, chacun sait que le public était à 95 % français, venu directement de France pour la majorité.

Johnny, lui, ne se pose pas la question de savoir s'il est né du bon côté du rock. Il vit sur cette planète depuis toujours.

Le comble de l'ironie, après des années d'efforts pour essayer de percer le marché outre-Atlantique, c'est que les Américains sont en train de découvrir Johnny Hallyday grâce à une ligne de vêtements et d'accessoires qui porte son vrai nom, Smet ! La marque Born in the street (« Né dans la rue »), triomphe aux États-Unis, notamment à Los Angeles et à New York.

À Hollywood, on se bouscule pour rencontrer ce monsieur Smet qui vient de Paris, dont les plus grandes stars portent les vêtements ! Lors d'une party, à Beverly Hills, le quartier ultrachic de Los Angeles, Johnny a chanté quelques chansons avec l'orchestre de la maison pour faire plaisir à son hôte. Ce qui a fait dire à l'un des invités : « Est-ce que vous saviez que ce Mister Smet chantait si bien ? Il a décidément beaucoup de talent ! »

Le jeune blondinet qui, à la fin des années 1950, racontait à ses copains du square de la Trinité qu'il s'appelait Johnny et était américain, dit aujourd'hui aux Américains qu'il s'appelle Smet, et qu'il est français ! Johnny Hallyday vit enfin son rêve américain grâce à

Jean-Philippe Smet. Un rêve arrivé par surprise, là où on ne l'attendait pas.

## **Keep on rocking !**

Depuis cinquante ans, Johnny Hallyday incarne les mythologies de notre temps. Il n'a jamais cessé de créer l'événement, se jouant des modes et du temps qui passe. Sa renommée est établie définitivement et pour longtemps encore. Johnny est intouchable. Moqué, critiqué, imité, il reste droit dans ses bottes.

La scène est son milieu naturel, un espace de liberté où il se donne sans limite. Pour s'exprimer, pour s'épanouir et se battre. Une arène à la hauteur de son talent. Un ring pour relever les défis. En dehors de cet espace, Johnny est mal à l'aise, il devient gauche. Dans la jungle d'un monde qui n'est pas le sien, il ne trouve pas les mots ni les gestes pour se défendre en milieu hostile. Seul, écorché vif, le chanteur aux illusions perdues se protège dans sa carapace de star. Ses ailes de géant l'empêchent de marcher. Malgré les années d'expérience et beaucoup d'efforts, il reste souvent maladroit dans ses interviews à la radio et à la télévision. Il faut le dire une bonne fois pour toutes, Johnny n'aime pas ça ! Après tout, un chanteur est fait pour chanter et non pour parler devant des micros et des caméras.

Dans l'abîme psychologique qui le frappe régulièrement, Johnny ne retrouve la sérénité et la joie de vivre qu'avec l'envie de chanter. Une envie irrésistible de bouger, véritable moteur de cette bête de scène qui tourne comme un lion en cage quand il s'absente trop longtemps du public.

Diable d'homme et dieu vivant. Bête de scène et animal ambigu. Rocker et crooner. Homme à femmes aux combats d'homme à homme. Le caméléon aux mille visages et aux vies multiples appartient à la famille des rockers. Une existence vouée à la passion, aux dangers et au rock'n'roll. Ainsi, le premier à avoir osé, à seize ans, s'emparer du rock est devenu, à l'automne de sa vie, le patron de la chanson française : à soixante-trois ans, il a imposé l'enregistrement d'un album de blues à Warner, sa nouvelle maison de disques. L'année précédente, il s'était produit dans toute la France devant des centaines de milliers de spectateurs, à des endroits aussi différents que le Stade de France, l'Olympia ou le Zénith. S'offrant même le luxe et le plaisir de concerts 100 % rock à la Cigale.

Johnny Hallyday est le boss d'un métier en perpétuelle mutation et à la concurrence sauvage. Parallèlement, jamais chanteur français n'a été à ce point fédérateur. Notre rock star ne lance plus de défi qu'à lui-même. Le rocker ne s'est pas assagi. Avant de raccrocher les guitares, il étonne encore, en prenant la route à l'été 2009 pour une longue tournée en France et à l'étranger. Cette tournée comportera une étape à Madagascar et au Vietnam. Ces deux concerts ayant une visée humanitaire, respectivement pour l'Unicef (dont est marraine son épouse Leticia) et pour financer un orphelinat.

Le 2 décembre 2007, ressourcé, régénéré et bien dans sa peau, Johnny a pris une décision capitale qui a surpris les Français et plongé ses fans dans un profond désarroi. Il a en effet annoncé au journal de 20 heures de TF1 que la tournée « M'arrêter là », prévue en 2009, serait la dernière : « J'ai trop de respect pour mon public pour ne pas me sentir trop âgé pour monter sur scène. Je ne voudrais pas devenir pathétique. J'ai décidé de m'arrêter pendant que je suis en pleine forme, car il y a autre chose que la scène. J'ai une famille et j'ai envie de faire autre chose. Mon choix est irrévocable. Rien n'est jamais fini, la musique, on en fera, car, tant que je serai vivant, je serai debout. Pour mes adieux à la scène, je ne veux pas qu'on compte, je veux ce qu'il y a de plus beau et de jamais fait. »

Cette annonce a chaviré les cœurs. Mais, on le sait, le déraciné du rock n'arrive jamais à poser son sac très longtemps. Qu'en est-il donc de cette déclaration fracassante ? Johnny n'est pas homme à raccrocher. Il aime son métier par-dessus tout. Un rocker, ça ne vieillit pas. La petite flamme des premiers jours brûle toujours dans ses veines. Et si le grand nous faisait encore un petit coup de bluff ?